



Jeannot et Rossai l'embrassèrent à plusieurs reprises (page 421).

et une couple de domestiques, - nous nous embarquâmes au Cap, et parvinrent au pôle.

Quoique Français de naissance, je considérai la grande-Bretagne comme possesseur de nouveau continent, puisque celui-ci n'est que le prolongement de la colonie du Cap, et au nom de Sa Majesté la reine Victoria, j'ai pris possession de ces contrées.

Cette déclaration fut accueillie par des vivats enthousiastes, et mille voix entonnèrent le *God save the queen*.

— Il est rudement fort, se dit Taupin. C'est une trouvaille, que lui assure d'un coup toute la sympathie d'Adélaïde. Un homme doué

de tant d'habileté, le mènera loin. Il faut que je lui parle de mon diamant. A nous deux, lui avec son intelligence et moi avec mes millions, nous accomplirons des prodiges en Europe...

— Et à présent, poursuivit le chimiste, je vais vous raconter, et vous montrer à l'aide de projections, ce qu'il y a de particulier à voir au pôle.

En effet, Potard raconta tout ce qui s'était passé, du moment où le *Eagle II* n'avait plus volé...

A chaque période, apparaissait une projection, où toujours, Potard se trouvait en belle place, entouré de quatre hommes que Taupin n'avait jamais vus, et dont l'un était désigné comme étant l'ingénieur Steadily.

Comment Paul Potard avait réussi à avoir ces photographies, où Dorange apparaissait à peu près comme il était en réalité, était une énigme pour le domestique.

Il ignorait les mystères de la photographie, et comment il existe des trucs qui permettent de réaliser pareilles choses !

Lorsque la conférence eut pris fin, Taupin se fraya un passage à coups de coudes, et se hâta de prendre place à l'issue du théâtre, où une horde nombreuse se trouvait déjà rassemblée pour pouvoir ovationner une dernière fois celui qui avait découvert le pôle.

Au prix de quelques coups de poing et d'un soufflet, Taupin vint au premier rang, à l'instant précis où Potard paraissait au seuil du théâtre, et se dirigeait vers la voiture qui l'attendait.

Du chapeau, il salua ses admirateurs, et voulait prendre place dans le véhicule, lorsque Taupin s'avança et lui dit :

— Paul Potard.

L'interpellé se retourna et reconnut immédiatement le domestique.

— Taupin ! s'écria-t-il, Taupin !

Et il tendit les deux mains à notre ami, qui les serra avec enthousiasme.

— Suis-moi dans la voiture...

Il le poussa dans la voiture, car Taupin était tout ébaubi, et l'y suivit.

— Comment est-tu ici ?

— Je vais te le dire tout à l'heure. Fais-moi conduire à mon logement.

— Où est-ce ?

— Victoria Street. Hôtel de la Couronne.

— Dans ce faubourg ?

— Oui, oui, nous n'y resterons qu'un moment. J'ai à y chercher quelque chose de précieux, et alors nous nous rendons dans ton logement.

— Il faut d'abord changer d'effets, tu as l'air d'un vagabond.

— Je ne demande pas mieux.

Potard donna ordre au cocher de se rendre à l'adresse indiquée par Taupin.

— As-tu entendu parler de mes conférences ?

— Je t'ai entendu parler ce soir même ?

— Comment ? Tu étais au théâtre ?

— Assurément ! Une place au paradis, où nous étions encaqués comme des harengs, et cela m'a coûté cinq shillings.

— Oui, oui, les places se vendent fort chères. Les gens veulent en savoir plus long sur le sixième continent. Que dit-tu de ma conférence ?

— Cette demande seule, reprit Taupin, prouve que tu oses tout.

— Celui que n'ose pas, actuellement, s'embourbe... Si jamais je deviens gentilhomme, chose fort possible, puisque tout est possible actuellement, je prends comme écu un globe terrestre, sur fond d'or, et comme devise : Tout oser !... Je répète donc ma question : que dis-tu de ma conférence ?

— Superbe !... Je n'aurais jamais cru que tu avais pareille force d'imagination.

— Tu veux dire que tu n'aurais jamais cru que je puisse mentir de la sorte ?

— C'est bien cela !

— Mais puisque les autres avaient disparu, il eut été idiot de ma part de ne pas prendre tout l'honneur pour moi... Je ne fais de mal ni de tort à personne !

— Oui, en supposant que Mister Steadily n'est plus en vie !

— Je l'ai vu se noyer !

— Mon pauvre maître !

— Il nous rendra riches !... A présent que tu m'as retrouvé, il est évident que tu partageras avec moi le produit de la découverte du pôle Sud.

— Voilà qui est bon !

— C'est mon devoir, et, qui plus est, cela t'empêchera de me mettre des bâtons dans les roues. Cela ne te servirait pas à grand'chose, mais cela contrecarrerait plus ou moins mes plans.

— Tu veux donc, en somme, acheter mon silence ?

— Si tu veux nommer la chose ainsi, je n'y vois pas d'inconvénient !... Nous travaillerons ensemble, nous nous enrichirons ensemble, et nous deviendrons célèbres, au surplus !

— Tu comptes t'enrichir en faisant des conférences sur la découverte du pôle sud ?

— Non ! Mais cela me servira à rassembler un bon petit magot, qui me permettra de retourner en Europe et d'y disposer d'un petit capital, qui sera la base de ma fortune future. Tu verras de quoi je suis capable !

— Si je puis t'obliger en te prêtant une couple de millions, fit Taupin, tu n'as qu'à parler.

— Tu te moques de moi, tu as tort, je t'assure!

— Je ne me suis jamais senti aussi sérieux qu'à présent, répartit Taupin. Je suis très sérieux... Si tu trouves que deux millions, c'est trop peu, je t'en remettrai quatre, ou six.

Potard considéra Taupin, les yeux écarquillés, sans proférer un seul mot.

— Serait-il fou? songeait-il.

— Non, non! s'écria Taupin, qui avait compris sa pensée, je ne suis nullement fou. Je dispose actuellement de plusieurs millions, et je veux t'aider, et m'intéresser dans tes plans...

La voiture s'arrêta devant la Couronne, dans la Victoriastreet.

— Tu me comprendras mieux dans quelques moments, fit Taupin...

Lorsqu'ils furent seuls, le domestique raconta à l'inventeur des pastilles Potard comment il avait recouvré ses sens, sur l'île Auckland, comment il était devenu le gardien du trésor des rois Targomindah, et comment il avait pu s'enfuir avec le diamant le plus précieux du trésor.

— Comprends-tu, à présent, conclut-il, comment il m'est possible de te prêter plusieurs millions, et que je puisse t'être utile dans la réalisation de tes visées?

— Si la chose est vraie...

— Tu en doutes?...

— N'est-ce pas naturel, cela?

— Et quand tu auras vu la pierre?

— Il me sera impossible de douter plus longtemps!

— Es-tu à même d'apprécier un diamant?

— Parfaitement, j'ai été au service d'un négociant en diamants, comme chimiste.

Taupin alla chercher le fameux diamant.

— Qu'en dis-tu?

Potard regarda le trésor de tous côtés.

— C'est une pierre de la plus belle eau.

— Et cela a quelque valeur, je présume?

— Pour le moment, la pierre est inestimable, mais elle vaut plusieurs millions, au bas mot.

— Occupons-nous à présent de nos plans.

— D'accord.

— Je propose de vendre la pierre, fût-ce au-dessous de sa valeur, pour équiper un vapeur, qui se rendrait à Auckland, pour y chercher tous les autres trésors... En es-tu? Nous partagerons comme deux frères.

— Je suis ton homme ! Mais comment t'y prendras-tu pour vendre la pierre ? On t'emprisonnera, si tu refuses d'en indiquer la source.

— Vraiment ?... Où je l'ai trouvée ? Dans une île ! qui s'appelle comment ?... Je l'ignore !... N'aie crainte, je saurai bien me tirer d'affaire. Au surplus, l'on ne cherche pas de tracas à celui qui possède un pareil trésor.

— En effet,

Taupin enveloppa la pierre dans le lambeau d'étoffe et reprit :

— Rendons nous à ton hôtel, afin que demain je puisse redevenir un gentleman. Provisoirement, il faudra que tu paies.

— Avec plaisir, répondit Potard. Tu peux disposer de ma bourse...

Après avoir soupé de copieuse façon, les amis allèrent se coucher, après avoir soigneusement déposé la pierre dans un coffre de Potard, dont Taupin emporta la clef. Il la serra sur la poitrine.

Le domestique n'eut pas de peine à trouver le sommeil, dans le lit bien doux...

Il faisait grand jour lorsqu'il s'éveilla.

Il lui fallut quelques minutes pour se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et des aventures de la veille.

— Il faut que j'aille chercher l'ami Potard, se dit-il, pour lui emprunter quelques centaines de francs, car il me faut avant toutes choses de nouveaux effets.

Il s'habilla et se rendit à la chambre de Potard.

Celui-ci ne s'y trouvait point.

— Il se sera levé plus-tôt que moi, se dit le domestique, il sera déjà descendu. Je ne puis, dans mon accoutrement de vagabond, faire figure à la table d'hôte... Je me ferai servir dans ma chambre.

Il sonna.

Un domestique parut et lui tendit une enveloppe qui portait son adresse.

— Que signifie cela ?

— Monsieur Potard est parti ce matin, et m'a chargé de vous remettre cette lettre.

Taupin jeta un rapide regard vers le coffre, où la veille, le diamant avait été serré.

Le coffre avait disparu !

Le domestique resta un moment comme abasourdi.

Tout lui dansait devant les yeux... Il dut s'agripper à la table pour ne pas tomber.

Il considéra longuement l'enveloppe, d'un air insensé.

— Parti... murmura-t-il, parti... parti... parti...

Il répéta plusieurs fois ce mot, comme s'il lui eut été impos-

sible d'en trouver d'autres.

Le domestique avait quitté la pièce.

Taupin laissa tomber l'enveloppe sur la table, et s'assit lourdement sur une chaise.

Il passa plusieurs fois la main sur son front comme s'il eut voulu rassembler ses idées en fuite.

Allait-il devenir fou ?

Cette crainte s'empara de lui...

Finalement, il redevint calme et put reprendre le cours de ses pensées.

— L'individu s'est entui avec mon trésor... j'ai donc tout perdu... je suis un imbécile, un triple imbécile... Pourquoi avoir eu confiance dans cet individu ? Je ne le connaissais point ! Et sans la moindre crainte je lui ai remis tous mes millions... C'est horrible !... Que dois-je faire... Comment rentrer en possession de mon diamant !... Je ne vois pas d'issue !

Ses yeux tombèrent sur l'enveloppe qui lui avait été remise. Il s'en saisit et l'ouvrit.

Les lettres dansaient sous ses yeux et il lui fut difficile de déchiffrer l'épître du chimiste.

Voici ce que Potard lui écrivait :

« Mon cher ami Taupin,

Cette nuit, je t'ai dit que ma devise était : Tout oser !

Une devise doit être appliquée, me semble-t-il, par celui qui se l'est choisie.

C'est ce que je fais.

Voilà pourquoi j'ose prendre la poudre d'escampotte, avec mon coffre, par le premier train.

J'aurais bien voulu te donner quelques centaines de francs, mais ce serait te donner le moyen de me faire poursuivre, et tu comprendras qu'après ce qui s'est passé je ne désire pas être mis en ta présence.

Pourtant, je ne veux pas que tu puisses me croire ingrat.

J'ai remis à l'hôtelier une somme suffisante à te faire habiller, et j'ai payé ta pension, pour deux mois.

Efforce-toi de trouver à Adélaïde de quoi vivre, et attends de mes nouvelles.

Dès que j'aurai fait fortune cela ne durera guère, j'en suis persuadé, tu auras de mes nouvelles, et j'assurerai ton avenir.

Que pourrais-tu désirer de plus ?

Je te serre chaudement la main.

Ton ami,

Paul Potard.

— Le sacrifiant... l'infâme... le voleur ! Au voleur ! Au

voleur ! s'écria Taupin, en froissant la lettre, qu'il jeta dans un coin de l'appartement.

Au bout de quelques instants de réflexion, il reprit la missive, et la déplia à nouveau.

— Cela peut m'être utile pour plus tard, se dit-il, quoique le voleur ne parle pas du diamant. Il s'en est bien gardé, le voleur, le bandit!

Il relut attentivement la lettre de Potard,

... « que je ne désire pas être mis en ta présence »...

— Je le crois aisément ! Il peut s'estimer heureux que je ne sois pas en sa présence... Je l'étranglerais... je le mettrais en pièces... je... non, je ne ferais sans doute rien de tout cela, car je ne réussirais qu'à me faire mettre en prison ! Et que pourrais-je dire ? Je paierais cher la mort du celui qui a découvert le pôle sud... et l'on ne me rendrait pas mon diamant... dès que j'aurai fait fortune, ce qui ne tardera guère, j'en suis persuadé.

— Ah ! il en est persuadé ! Il se moque de moi, par surcroît !

Il y a des millions, *mex* millions, dans son coffre ! Il fera fortune ! Il assurera mon avenir ! On crèverait de rage en lisant pareilles choses...

Il replia soigneusement la lettre et la mit en poche.

— Soyons calme, à présent, et examinons ce qu'il y a à faire, car toutes mes imprécations ne me tireront point d'affaire.

Il sonna et demanda au domestique qui survint, de prier le patron de venir le voir.

Quelques minutes après, l'hôtelier parut, et fit une profonde révérence devant Taupin.

— Potard doit avoir bien payé, se dit Taupin, sinon cet homme ne ferait pas tant de frais.

— Je désire acheter des vêtements, fit Taupin.

— Tout est déjà commandé. Dans quelques moments les employés se présenteront pour vous faire choisir.

— Mon ami à payé ?

— Assurément. Il m'a remis mille francs pour vos besoins personnels, et deux mois de pension, d'avance. Au surplus, je dois vous remettre cinq shillings par semaine. Vous voyez que tout est réglé... Et dans deux mois, Monsieur Potard sera revenu ici, sans nul doute.

— Revenu ?

— Il l'a affirmé.

— Oui, il a bien dû dire quelque chose pour justifier ses agissements... Il est rusé, le bandit.

Je vous remercie, fit-il à haute voix, à l'hôtelier. Puis-je vous prier de me faire servir mon déjeuner dans ma chambre ?

— Comme il vous plaira.

— Et lorsque j'aurai déjeuné, se dit Taupin, lorsque l'hôtelier eut disparu, et que je serai bien nippé, il ne me reste qu'à suivre les conseils de mon détresseur. Tâcher de gagner ma vie ici. Que ferais-je sinon ? Me flanquer à l'eau ? En voilà une idée stupide ! Est-ce pour ce beau projet qu'il me faut de bons effets ? D'ailleurs, se noyer n'a rien de réjouissant, j'en sais quelque chose. Au surplus, il faut que je reste en vie pour pouvoir l'un jour ou l'autre, happer au collet cet infâme voleur. Et, par Dieu, je le ferai ! Dès que j'aurai le moyen de voyager, je me mettrai à sa recherche. Et je serai encore plus opiniâtre que Limiet ne l'a été en recherchant Jeannot... Et dès que je l'aurai trouvé, Potard sera potassé de la bonne façon, ou j'y perdrai mon nom.

Son déjeuner lui fut servi, et il s'assit, pour y faire grandement honneur.

CHAPITRE XXXIII.

Vers Auckland !

Taupin, durant plusieurs jours, battit le pavé de la ville. Il se présenta à diverses reprises, mais ne réussit pas à se faire embaucher.

On le refusait partout parce qu'il ne parlait qu'imparfaitement l'anglais, et le français seul n'était que de peu d'utilité à Adélaïde.

Finalement, il parvint à dénicher un emploi dans une espèce de bazar, où, en grandes lettres, s'étalait une inscription :

On parle français.

L'employé qui possédait cette langue avait pris sa retraite, et le patron était fort satisfait de trouver aussi vite un remplaçant.

— S'il m'était possible à présent, de me faire donner l'argent que Potard lui a remis, moyennant un certain pour cent, il me serait possible de me mettre en campagne dans quelques mois, à la

recherche de mon voleur.

Il se rendit auprès du patron de l'hôtel.

— J'ai trouvé un emploi, qui m'assure le vivre et le couvert.

— Où est-ce ?

— Le magasin de l'Innovation, chez Mr. Pickerly.

— Je le connais. C'est un parfait gentleman. Vous aurez bonne vie là.

— Je l'espère... Je désire à présent régler nos affaires.

— Nos affaires ? Je ne comprends point.

— Mais si je pars aujourd'hui même, vous n'allez pas conserver la somme que Monsieur Potard vous a remise pour pourvoir à mes besoins durant deux mois ?

— Mais si !

— Ce n'est guère honnête.

— Voici ce que Monsieur Potard m'a enjoint de faire, au cas où il vous était possible de trouver un emploi. Cela se trouve écrit ici, tout de long :

L'hôtelier prit son portefeuille, y prit un papier, et lut ce qui suit, à Taupin stupéfait :

— Au cas où le pensionnaire trouve une occupation qui lui assure le vivre et le couvert hors de l'hôtel, on ne lui remettra plus que cinq shillings par semaine. Le reste de la somme me sera remise à mon retour.

— Vous le voyez, mon cher monsieur, mes instructions sont formelles et précises, et il m'est impossible de vous donner quoi que ce soit de la somme.

— Le misérable a tout prévu, se dit Taupin. Soit. Nous épargnerons, pour ramasser de la sorte l'argent nécessaire. Qui sait, somme toute, si Potard ne reviendra pas dans une couple de mois ? Il est peut-être d'avis de partager le trésor avec moi et de se rendre à Auckland, pour emporter vers l'Europe tous les trésors des rois. En ce cas, il a besoin de moi. Bah ! Je ne suis pas en si mauvaise posture !

Il passa des jours agréables à l'Innovation, où ses occupations n'étaient guère absorbantes. Il ne devait s'entremettre comme vendeur que lorsqu'il se présentait un acheteur qui ne parlait que le français.

Il y songea sérieusement de se fixer à Adélaïde, au cas où Potard ne revenait pas. Il y menait une vie fort calme, exempte de soucis.

Il devait être au magasin de 8 heures à onze, et de trois heures à six, si bien qu'il n'avait que six heures de travail par jour, tandis que le magasin était fermé le samedi après-midi et tout le dimanche.

Le soir Taupin se rendait régulièrement à l'hôtel, où, aux frais de Potard, il buvait une couple de verres de bière, fumait un bon cigare et lisait les journaux. Il n'allait nulle part ailleurs.

parce qu'il n'avait pas de débours à faire, si bien qu'il épargnait tout son salaire...

— Je crois, dit-il certain jour à l'hôtelier, si Monsieur Potard ne revenait pas au bout de deux ou de trois mois, qu'il vous sera possible de me remettre la somme qu'il vous a confiée ?

— Cela ne se trouve pas consigné dans la lettre de Monsieur Potard.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Mais il me semble qu'en ce cas je puis en disposer comme bon me semble.

— Vous me donnerez donc le solde.

— Oui.

— Je m'y attendais. Je suis devenu un véritable avare. Je crois que je passerai plusieurs années à Adélaïde, pour ne revenir en Europe que lorsque je disposerai d'un petit capital, pour m'établir aux environs de Paris et y vivre de mes revenus.

— N'est-ce pas une bonne intention, cela ?

— Je ne puis que vous en féliciter. Mais croyez-vous que Monsieur Potard ne reviendra point ?

— Attendons les événements. S'il ne revient point, je ne m'en ferai pas de mauvais sang. Je resterai à Adélaïde, et voilà tout.

Mais le sort en avait décidé autrement.

Taupin n'allait pas vivre de sitôt la vie paisible qu'il semblait ambitionner.

Certain soir, il avait déplié dans l'hôtel un journal de Melbourne. Tout à coup, son attention fut attirée par un article important, intitulé comme suit :

Un faux voyageur populaire. — Un diamant de valeur inestimable. — John. M. Steadily, lord of Peenskilty — Dr. Paul Potard en fuite.

Le lecteur comprendra que Taupin, après avoir lu ce titre sensationnel, dévora tout l'article.

Voici ce qu'il contenait :

Dans plusieurs de nos numéros précédents, nous avons entretenu nos lecteurs des conférences données par Monsieur le Docteur Paul Potard, chimiste et explorateur, dans le théâtre de notre ville, au sujet de la découverte du pôle.

Comme nos lecteurs s'en souviendront, M. Potard avait affirmé qu'il avait découvert le pôle au moyen d'un aéroplane, fabriqué par un pauvre ingénieur Anglais, et qu'il avait pris possession du sixième continent, au nom de la Grande-Bretagne.

Plusieurs projections de vues prises au pôle illustraient les conférences si intéressantes de l'explorateur.

Eh bien, il est prouvé à présent que cet homme n'est qu'un vulgaire mystificateur, qui s'est moqué de toute la population de

notre ville. Nous nous sommes laissés prendre nous-mêmes, quoiqu'il nous eût été possible de démasquer l'imposteur, si nous avions eu meilleure mémoire, si nous avions mieux conservé le souvenir de certains faits antérieurs.

Mais, disons le à notre justification, notre profession comporte de tels soucis, que le souvenir des plus grands événements est bientôt effacé.

Bref, le véritable voyageur qui a découvert le pôle, n'est autre que Mister John M. Steadily, lord of Peenskilty, qui, comme nous l'avions annoncé dans le temps, s'est embarqué au Cap dans un aéroplane de son invention, et qui a atterri au pôle.

Paul Potard l'accompagnait. Il s'est donné comme le seul chef, parce qu'il croyait que ses compagnons de voyage avaient péri en mer.

Il a dû être fort ému en apprenant que le lord, accompagné du détective belge Oscar Limiet, et de deux jeunes domestiques est arrivé à Melbourne, à bord de la chaloupe de pêche *Eward Sister*, qui, y a quelques temps, a recueilli les quatre hommes en pleine mer.

Le lord a déposé immédiatement plainte à charge de Paul Potard. Le fameux savant s'est aussitôt empressé de prendre la fuite.

Les projections qui ont provoqué tant de sensation sont toutes fausses.

Mr. Steadily et ses compagnons affirment que nulle photographie n'a été prise durant tout le voyage.

Ce qui embrouille encore plus la question, c'est que l'imposteur démasqué se trouve en possession d'un superbe diamant, de dimensions colossales, qu'il prétendait avoir trouvé au pôle.

Mr. Steadily a également affirmé que durant son séjour au pôle il n'a pas été question de diamants.

Et pourtant la pierre est authentique, et les experts qui l'ont examinée l'évaluent au bas mot à quinze millions de francs.

La question se pose de savoir si la pierre est tout aussi apocryphe que les déclarations de Potard, et si les experts s'y sont laissés prendre, comme nous tous, nous nous sommes laissés prendre à ses fameuses conférences ?

Sans doute, nous serons bientôt fixés à ce sujet, car la justice s'occupe activement de cette affaire.

Nous mettrons les lecteurs au courant des plus petits détails que nous parviendrons à rassembler.

Taupin lut et relut l'article... Puis il réfléchit longuement.

— Cela dérange tous mes plans ! conclut-il. Je crois vraiment que je ne séjournerai plus longtemps ici... Steadily, Limiet, et deux jeunes domestiques... Ils sont donc tous sauvés ! Mon ami Potard a dû tirer une drôle de figure... Ce que j'ai de mieux à faire c'est de signaler immédiatement à Monsieur Steadily ma présence à Adélaïde.

J'aurai la chance, peut-être, de retourner avec lui en Europe.

Il appela l'hôtelier du geste.

— Avez-vous lu *The Melbourne News* ? demanda-t-il au patron.

— Non.

— Faites moi le plaisir de lire cette nouvelle et de la digérer.

L'homme lut l'article.

— Qu'en dites-vous ? demanda Taupin.

— Cela me frappe de stupéfaction.

— Et c'est la vérité pure ! Moi aussi j'étais au service de Mr Steadily, et j'étais du voyage... Mieux encore... le diamant dont parle le journal m'appartenait et Paul Potard m'a volé la précieuse pierre... C'est là la raison de son départ précipité. Je n'ai pas voulu en souffler mot, parce que vous ne m'auriez pas cru. Mais qu'en dites-vous à présent ?

L'hôtelier était muet de stupéfaction.

Qui aurait pu parler, après de telles révélations ?

Finalement, il put articuler :

— Qu'allez-vous faire à présent ?

— Télégraphier immédiatement à Mister Steadily que je me trouve ici.

— C'est en effet la meilleure solution.

— Et me rendre ensuite, par le premier train, à Melbourne.

— Avez-vous l'argent nécessaire ?

— J'en demanderai à Mister Steadily.

— Inutile. Je vous donnerai immédiatement tout ce qui reste de l'argent de Potard. Vous vous en doutez ! Je ne veux pas garder un décime de cet argent malhonnêtement gagné..

Taupin prit ses jambes à son cou et courut au télégraphe.

Il envoya le télégramme suivant :

Steadily, lord of Peenskilty, Melbourne. — Taupin à Adélaïde appris affaire Potard et arrive par premier train, supplie l'attendre.

Le lendemain, dès l'aube, le domestique de Steadily devait se mettre en route.

Au moment où il prenait congé du patron de l'Innovation et s'appêtait à se rendre à la gare, il reçut une réponse à son télégramme.

Cette réponse contenait les mots que voici :

— J'attends. Steadily-Queens-hôtel.

Et rien de plus !

L'express mena Taupin sans encombre à Melbourne. Il se fit conduire immédiatement au Queens Hotel.

Impossible de vous décrire la scène du retour !

Steadily serra la main de son domestique, pour la première

fois depuis qu'il le connaissait ! C'était une grande marque de joie.

Jeannot et Rossai l'embrassèrent à plusieurs reprises, et Limiet lui écrasa consciencieusement les mains.

Après les premières effusions, Steadily demanda :

— Comment es-tu sorti de la mer ? Raconte-nous cela ?

Taupin raconta fidèlement son odyssée, sans omettre un seul détail, depuis son sauvetage par le grand prêtre des Targomindahs jusqu'à son départ d'Adélaïde.

— Ah ! Ah ! s'écria Mister Steadily. Le diamant est donc authentique, et t'appartient. J'ai supposé un moment que c'était une pierre fabriquée de toutes pièces par le rusé chimiste. Tu as eu tort de te fier au premier venu.

— Je ne le sais que trop, Monsieur, mais il est trop tard hélas.

— Qu ce soit une leçon.

— Au cas où tu trouveras encore pareil diamant.

— Bah, fit Limiet, nous retrouverons, l'autre !

Tous le considérèrent d'un air ébahi.

— Oui, nous le retrouverons, répéta-t-il. Dès que j'aurai remis Jeannot entre les mains de sa mère, je me mets à la recherche de Paul Potard. Je le retrouverai, il n'y a pas de doute, et nous lui ferons rendre gorge.

— Tu étais d'avis, fit Steadily à Taupin, d'armer un navire, après avoir vendu le diamant, puis de te rendre à Auckland, pour en enlever tous les autres trésors et les emmener en Europe ?

— En effet, Monsieur.

L'Anglais réfléchit durant quelques moments, puis il reprit :

— Combien de serviteurs se trouvent sur l'île ?

— Dix.

— Sont-ils armés.

— Oui, de pied en cap.

— Et résolus ?

— Résolus à mourir plutôt que de laisser enlever le trésor des Targomindahs !

— L'affaire n'est pas sans danger.

— Quoi donc ?

— De vouloir se rendre maître, à cinq, du trésor, pour l'enlever.

— Nullement !

— Mais, que viens-tu de nous dire !

— Je le répète, et il serait fou de vouloir les attaquer avec une poignée d'hommes. Mais mon intention était d'avoir recours à la ruse. Je connais l'île comme ma poche, et nous pourrions pénétrer dans le temple sans être découverts ! J'aurais tenté cela, Monsieur !

— C'est autre chose, cela !

— De nouveau, Mr Steadily réfléchit, tandis que son front se couvrait de rides.

Finalement, il reprit :

— Je désire vivement revoir l'Angleterre, mais je trouve qu'il serait stupide de ne pas perdre quelques jours, afin de pouvoir emporter vers notre patrie les trésors des Targomindahs.

— C'est chose certaine, assura Limiet.

— J'allais vous le proposer, Monsieur, mais je sais ce qui se trouve dans le souterrain, et le cœur me saignerait si je devais retourner en Europe, les mains vides, pour ne jamais revenir vers Auckland, sans doute.

— Allons-y, proposa le Rossai, et héritons des diamants, Et nous verrons également le temple Aucklandais. Cela m'inspire une vive curiosité, plus que le trésor même. Depuis que j'ai vu le temple du prêtre congolais, je ne vois plus rien de particulier. Vous avez tous prétendu que c'était un rêve ! Mais, toi, Taupin n'aurais-tu pas rêvé, toi aussi ?

— Et Potard, n'était-il pas en possession de mon diamant ?

— En effet, et cela prouve à l'évidence la vérité de ton récit.

— Limiet a raison. Auckland existe, et comme Potard avait la pierre en sa possession, il n'y a pas à mettre en doute les affirmations de Taupin.

À près une courte pause, luttant encore avec son vil désir de repartir immédiatement pour retrouver miss Victoria, l'Anglais demanda encore :

— Êtes-vous prêts, tous, à m'accompagner à Auckland ?

— Oui, fit Limiet.

— J'en suis, fit le Rossai.

— Moi aussi, en ce cas, fit évasivement Jeannot, car le jeune homme eut préféré repartir immédiatement, plutôt revoir sa mère et vivre des jours paisibles à ses côtés, fût-ce au prix des plus grands trésors.

Mais si le Rossai accompagnait Steadily, il devait en être, du voyage, car sous aucun prétexte il n'aurait voulu abandonner son compagnon.

— Inutile de me demander si je vous accompagne, fit Taupin à son tour.

— En ce cas, nous allons, conclut l'Anglais. Demain nous nous embarquons à Melbourne, et le vapeur que j'ai frété pour nous conduire en Europe, nous mènera d'abord vers l'île.

— Assurément, parfait, rien à dire, fit Limiet, mais... pourtant... cependant.

— Eh bien ?

— La chose est délicate, mais il faut pourtant...

Il hésitait à continuer.

— Mais qu'y a-t-il donc, monsieur Limiet? Reculeriez-vous, en présence des dangers de l'entreprise.

— Non, il ne s'agit pas de cela... Je désire seulement vous demander... mais pourquoi ne pas le dire ouvertement?...

— Je me le demande également, fit Steadily.

— Dès que nous aurons le trésor sur notre vapeur, reprit le nouveau Sherlock Holmes, qui en sera le possesseur?

Le lord sourit.

— Je pensais bien que vous alliez me demander cela, mais je préférerais vous laisser venir. Qui en serait propriétaire? Mais nous tous! Comment agir autrement?

— Je n'en ai pas douté, Monsieur le lord, car j'ai appris à vous estimer, mais ce n'est pas là la portée de ma question.

— Quelle est-elle donc?

— Sur quelle base se fera le partage?

— S'il est vrai que vous avez appris à m'estimer, Monsieur Limiet, vous devez être persuadé que tout se passera en équité. Quoique, en ma qualité de propriétaire du vapeur, je pourrais prétendre à la possession de la moitié, je ne ferai pas usage de ce droit. De chaque million qui sera retiré du temple, chacun de nous recevra deux cent mille francs.

Et il lui tourna le dos.

— Fâché ou pas fâché, je m'en moque, murmura le détective. Pour une pareille affaire, il faut avoir des assurances formelles. Qu'en penses-tu, Taupin?

— Je songe, fit le domestique, que nous n'en serons pas à dix millions, si nous parvenons à mettre la main sur le trésor.

— Il faut des assurances formelles, riposta encore l'obstiné détective.

Le lendemain, dès l'aube, tous s'embarquèrent à bord du nouveau bâtiment de Mr. Steadily et bientôt ils se trouvèrent en pleine mer.

Le voyage fut paisible, et sans le moindre encombre le « Victoria », c'est ainsi que le lord avait baptisé son navire, s'approcha de l'île où sommeillaient tant de millions.

Une chaloupe fut armée. Mr. Steadily, Limiet, Taupin, Jeannot et le Rossai y prirent place, avec les matelots chargés de faire accoster la légère embarcation à l'anse rocheuse, d'où Taupin avait pris la fuite avec le diamant.

Ils étaient tous armés jusqu'aux dents.

— Si nous pénétrons par ici, affirma Taupin, nous avons grand'chance de ne pas être découvert par tous les serviteurs; nous

n'aurons sans doute affaire qu'aux deux hommes de service.

— Il s'empressèrent de prévenir les autres Aucklandais.

— Cela dépendra de nous.

— Il s'agira d'agir avec rapidité et de les réduire immédiatement à l'impuissance, enfin de les empêcher d'appeler ou de sonner la cloche et les autres cuivrés ignoreront même notre présence dans l'île.

— A moins qu'ils n'aient vu notre bâtiment.

— Il n'est pas en vue.

— Tant mieux, fit Jeannot, car en nous battant avec dix de ces gaillards, dans des circonstances pareilles, nous pourrions fort avoir le dessous.

— D'autant plus, reprit Taupin, qu'ils se défendraient avec acharnement, en nous voyant pénétrer dans le temple.

On découvrit l'anse et nos cinq amis débarquèrent sans voir âme qui vive.

Les matelots les attendirent dans la chaloupe.

— Revolver au poing, commanda Taupin, et suivez-moi bien, car la route est difficile.

— En avant, répéta Steadily.

Ils escaladèrent la pente rocheuse et les degrés glissants.

Tout était paisible aux environs. Nul bruit ne vint frapper leurs oreilles. L'île semblait totalement inhabitée.

Attentivement, suivant Taupin avec précaution, ils avançaient...

Finalement, ils débouchèrent au haut de la montagne.

Taupin semblait surpris.

— J'aurais pu jurer que le temple se trouvait ici! s'écria-t-il, et il n'y a rien! J'ai dû me tromper!

Et, en manière d'excuse, il ajouta.

— Mon erreur est fort possible, car je n'ai fait la route qu'une seule fois en plein jour. Poursuivons. Nous nous trouvons en tout cas à proximité du temple.

Ils prirent un sentier qui serpentait au haut de la montagne, et s'aperçurent bientôt qu'ils redescendaient!

Nous nous dirigeons vers la vallée! s'écria Steadily.

— Je n'y comprends goutte, fit Taupin, et pourtant c'est ici que le temple doit se trouver. Nous avons dû nous tromper. Nous aurions dû prendre la droite! Revenons sur nos pas.

— Soit, a dit l'Anglais. Vous n'avez cure de nos jambes, à ce qu'il paraît.

— Excusez-moi, monsieur, mais j'étais trop sûr d'avoir suivi la bonne route, c'est ce qui m'a induit en erreur.

— Je regrette de ne pas avoir prévu d'amende pour toutes vos erreurs, dit Steadily.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
